Le prix des contes

Bruno de La Salle

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/1659>

DOI : 10.4000/clo.1659

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2012

ISBN : 978-2-85831-212-2

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Bruno de La Salle, « Le prix des contes », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 72 | 2012, mis en ligne le 29 avril 2015, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clo/1659> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.1659>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Le prix des contes

Bruno de La Salle

- 1 C'est un défi que m'a offert Nicole Belmont, en toute amitié. Elle me propose de faire écho au livre de Marcel Mauss *Essai sur le don* à partir de ce que j'ai pu apprendre du conte. Je ne suis ni économiste, ni ethnologue, ni quoi que ce soit d'autre que conteur. Je viens de lire ce livre que je ne connaissais pas. Je reste émerveillé par sa majesté énigmatique qui, plutôt que m'assassiner de théorie, me fait découvrir quelques systèmes d'échanges dans des sociétés qui me sont étrangères. Son exposition de faits économiques est ponctuée de tant d'ellipses presque poétiques sur un sujet qui ne l'est pas que me voilà pris au piège d'un désir d'interrogation. J'accepte le défi. Dès lors, je prie celui qui aura la patience de me suivre dans mon exploration de bien vouloir me pardonner les miennes. C'est donc en conteur que je vais d'abord essayer de répondre pour partager avec mes compagnes et compagnons conteurs quelques questions sur ce commerce de contes qui nous fait vivre. Ce sera aussi en tant que citoyen pour apporter ma contribution à la vie collective d'aujourd'hui et de demain, enfin et tout simplement en tant qu'être humain toujours très fier de prétendre donner, mais trop souvent oublieux de rendre.
- 2 L'écrivain sait depuis longtemps que dès que son texte quitte sa table de travail il ne lui appartient plus. Il l'a écrit dans des circonstances et des instants qui ont disparu et lui-même est devenu quelqu'un d'autre. Il s'étonne même quelquefois d'être l'auteur de ce qu'il a écrit. L'œuvre s'est débarrassée de lui. Il en est de même pour le conte et pour les conteurs, mais l'oralité dans laquelle ils s'inscrivent change la nature de ce qui se passe et de ce qui s'ensuit.

Donner un conte ?

- 3 Une meilleure connaissance de la relation que nous avons avec les contes, de leurs productions, leurs circulations, leurs présences en nous-mêmes et dans la société, pourrait nous aider à mieux les comprendre et les partager.
- 4 Marcel Mauss dans son essai nous décrit un système de circulation des biens fondé sur le don, l'acceptation de ce don et sa restitution, système propre à certaines sociétés

éloignées de nous. Il nous rapporte aussi qu'un objet donné revient toujours à son donateur puisqu'il a été en quelque sorte une partie de lui-même et qu'il aspire à y retourner. Il ajoute même que ces choses données pourraient acquérir ou disposer d'une sorte de vie et d'indépendance comparables à celles dont jouissent tous les êtres vivants d'une communauté. Malheureusement, il ne mentionne pas de dons de textes ou de paroles. Il ne parle que d'objets matériels. Ce sont entre autres des vêtements, des tissages, des poteries, des totems, des armes ainsi que de grandes quantités de nourriture donnant lieu à des festins mémorables. Cela ne veut pas dire que les contes ne faisaient pas partie des commerces de ces sociétés disparues, mais ils ne sont tout simplement pas mentionnés. Cette lacune ne nous empêche pas de comparer ces anciennes formes de dons et de circulations d'objets dans leur communauté avec l'usage que nous faisons des contes aujourd'hui.

- 5 Je me demande d'abord si le conte est vraiment un objet. Je me le demande pour savoir s'il peut être donné et s'il le peut, ce que je crois, comment en être certain ? S'il est écrit dans un livre, c'est un objet, mais s'il est dit, ce n'est pas tout à fait pareil. Avec quelle main est-il donné et avec quelle main saisi ? Est-il nécessaire d'en être le propriétaire pour le donner et sinon, d'où vient cette prétention à donner sans perdre ou sans véritablement posséder ?
- 6 Un objet matériel s'inscrit dans le temps et dans l'espace. Il a une durée de vie déterminée, une forme, une taille, une matière, une fonction, un prix. Il est conçu, produit, perçu. Il peut être donné, accepté, emprunté, volé, perdu, retrouvé, rendu. En est-il de même de la parole ? Elle est conçue, produite, perçue. Elle peut être donnée, acceptée et rendue et il en est de même du conte qui est un ensemble de paroles. Tout cela est indiscutable. Dans son immatérialité le conte pourrait être un objet et pourrait donc être donné.
- 7 Mais les objets faits de paroles que sont les contes sont des objets difficilement saisissables parce que la parole est difficilement saisissable. Elle est imperceptible visuellement. Elle n'est perceptible que par l'audition. Elle est exclusivement sonore. Et puisqu'elle est sonore, elle est tout d'abord éphémère, car elle disparaît aussitôt formulée. Elle est linéaire parce qu'elle n'est perceptible que pendant la durée et la continuité de son émission. Elle est invisible dans ses transports aériens. Il s'ensuit que son usage, sa distribution, sa circulation, sa conservation, la nature des échanges qu'elle permet nécessitent des dispositions différentes de celles d'autres objets que l'on peut appréhender par la vue ou par le toucher.
- 8 L'outil qui façonne la parole, c'est le corps humain. Il ne le fait pas avec les mains. L'outil qui le perçoit, c'est aussi le corps humain. Il ne le prend pas non plus avec les mains. C'est avec leur corps tout entier que les êtres humains se parlent. L'un met en vibration l'air qui l'environne avec son souffle, son larynx, ses cavités buccales, ses lèvres, ses os et sa peau. L'autre le perçoit tout environné de la tête aux pieds par l'air qui s'est mis à vibrer autour de lui. Cette production de vibrations est éphémère. Elle n'est perceptible que dans l'instantanéité de son émission et de sa réception. Mais elle est aussi indiscreète ou plutôt suscite l'indiscrétion. Ce qui est dit est dans l'air, on ne peut pas empêcher un son, une parole de s'envoler. Pas plus qu'on ne peut l'empêcher d'être entendue par ceux qui sont à proximité. Ils y sont presque contraints, à l'opposé de ceux qui voient, qui touchent ou qui sentent. Ils peuvent fermer les yeux, se boucher le nez ou garder leurs mains dans leur poche.

Les contes, quelle valeur ?

- 9 Dans le même ordre d'idées, je me demande également si les contes ont un prix, une valeur telle qu'elle justifie un paiement. S'il est possible d'être payé pour dire un conte et de payer pour en entendre ? C'est manifestement possible. Les conteurs vivent du commerce de contes. Mais que vendent-ils exactement et ne donnent-ils pas quelque chose de plus ? des souvenirs ? des résurgences ? un souffle ?
- 10 La valeur d'un conte, comme tout objet matériel, doit pouvoir se mesurer à quelques paramètres : en premier lieu sa qualité, qui sera confirmée par l'un ou l'autre ou bien plusieurs de ses attributs que seront sa rareté, son ancienneté, ses origines, son originalité, sa beauté, sa nouveauté, sa nécessité et peut-être aussi par le besoin tout simple de posséder ou de connaître ; s'y ajoutera la reconnaissance de son utilité et de son efficience par les satisfactions et les pouvoirs que cet objet pourrait procurer à celui qui le détient, enfin par l'offre et par la demande qui en sont faites.
- 11 Va s'ajouter en outre à ces paramètres, et ce n'est pas la moindre des choses, la qualité de celui qui donne. Le don est toujours valorisé par le fait qu'il est délivré par un être cher, par quelqu'un que l'on respecte, par un personnage important ou que l'on connaît déjà, en un mot par quelqu'un en qui on a confiance. Il est valorisé aussi par la façon dont il est donné et quelquefois tout simplement par son adéquation avec le récepteur, l'instant et les circonstances au cours desquelles il est donné.
- 12 Ainsi l'objet offert, mais peu demandé, ne sera pas apprécié, pas beaucoup plus que l'objet rare, mais peu désiré. Mais s'il est rare et très demandé, il sera considéré comme précieux. Il le sera d'autant plus s'il est donné par quelqu'un que l'on considère.
- 13 L'estime que l'on porte à un conte et le désir qu'on a de le posséder, c'est-à-dire de l'entendre et surtout de le retenir, ne se mesurent pas tout à fait avec les mêmes critères que ceux précédemment exposés. L'une des grandes vertus du conte c'est que, si les mots prononcés et entendus sont les mêmes pour celui qui les dit et celui qui les entend, les images qu'ils produisent sont différentes. En destinant un conte à son interlocuteur, le conteur se le destine aussi à lui-même puisque, pendant cet instant d'échange où il raconte, il se soumet intérieurement à un inventaire vivant de ce que son imaginaire lui montre de lui-même et que les mots qu'il prononce lui décrivent. Ainsi le conteur se décrit et se confie à ceux qui l'entendent par un effort sincère qui est le même que celui auquel il invite ceux qui l'écoutent. Ceux-là s'entendent décrits par des mots qu'ils interprètent avec leurs propres imaginaires et souvenirs. Ils se croient dévoilés par quelqu'un qui en réalité est aveugle à ce qu'il leur dévoile puisqu'il ne voit que ce qu'il découvre de lui-même. Le récit devient quelque chose qui, tout en étant propre à chacun, est en même temps commun à tous. La valeur d'un conte se mesure à cette évidence qu'il vous parle de vous-même avec les mêmes mots que ceux qu'il utilise pour des milliers d'autres et qui sont rassemblés par les mots prononcés.
- 14 Le temps fait aussi partie du commerce des histoires. L'estimation de la valeur d'un conte se fait sur le champ de l'instant. On aura beau courir pour rattraper ce qu'on n'a pas bien écouté, il est trop tard. La valeur du conte se mesure à ce qu'on a retenu de ce que l'on voulait entendre. Elle est le fruit d'une attention soutenue partagée et ressentie au cours d'un événement qui ne se reproduira plus. Le meilleur des contes est celui qui est inoubliable. C'est là sans doute, dans la trace qu'il laisse en ses auditeurs, que se situe la qualité la plus précieuse d'un conte, celle qui le fait rechercher

quelquefois pendant toute sa vie. La qualité première que l'on reconnaît à un conte est celle de l'avoir déjà entendu et oublié. Et plus on l'a oublié depuis longtemps et plus le désir et par conséquent le prix que coûtera sa redécouverte grandiront.

- 15 Ce qu'il y a de particulier dans un conte, c'est qu'il peut être ancien, original, beau, utile, efficient, qu'il procure des satisfactions et même des pouvoirs par ses capacités d'instruction et d'initiation, mais on ne peut pas dire qu'il soit rare comme peuvent l'être certains objets matériels.
- 16 La plupart des contes sont largement répandus dans toutes les sociétés humaines, échangés, transformés, offerts, demandés, désirés, redonnés. Ils sont abondants et en même temps précieux à tous les moments de la vie. Et même s'ils sont mal racontés par une personne que l'on ne connaît pas et dans des circonstances qui sont sans rapport avec le sujet du récit, ils seront écoutés quand même. Car dans tous les cas et à tout instant l'être humain à défaut d'écouter, entend et surtout, a besoin d'histoires quelles qu'elles soient pour se situer et se comprendre. Le conte est à la fois précieux et abondant et il est indispensable qu'il le demeure. Il est aussi nécessaire que l'oxygène.
- 17 Aussi nécessaire que l'oxygène, comme le sont les « paroles gelées » de François Rabelais. Aussi nécessaire également que la chaleur, la première des qualités du conte est celle de réchauffer. Serait-ce le souvenir du feu préhistorique autour duquel se rassemblaient nos ancêtres et à l'occasion duquel la parole toute nouvelle et le récit permettaient de dessiner les certitudes de la communauté.
- 18 À travers son prétexte de mensonge vrai, son obligation volontaire de fiction, le conte offre une liberté d'expression sans égale qui le met à l'abri des divisions et des accusations partisans. Il offre aussi la possibilité de rappeler, de réévaluer, de reconnaître, et tout cela ne peut se passer que par le rassemblement des principales histoires patrimoniales qui constituent les épisodes de la grande histoire de l'humanité. Il dispose en même temps de cette capacité à être compréhensible simultanément par des êtres très différents les uns des autres et ainsi de rassembler sans jamais écarter. Voilà comment toutes ces vertus rendent le conte précieux à chaque être humain en même temps qu'à chaque communauté. Il vaut la peine d'être donné, d'être désiré, accepté et d'être rendu.

À qui appartiennent les contes ?

- 19 Les contes sont des objets substantiels dans leur immatérialité. Ils sont précieux et même indispensables. Ils peuvent et même doivent être donnés puisqu'ils sont nécessaires à tous. Et dès lors qu'ils existent ils appartiendraient à tous. Qui pourrait prétendre pouvoir en disposer, en être propriétaire, dès lors qu'il voudrait les donner, comme l'on apporte une pierre sur une tombe, puisqu'ils s'inscrivent déjà dans un patrimoine commun, qu'ils en viennent et qu'ils y retourneront ?
- 20 N'y a-t-il rien qui appartienne à celui qui raconte ? Cet objet oral invisible et insaisissable qu'est le conte ne peut être donné, comme un geste, que dans l'instant et dès lors qu'il l'est, il n'appartient plus seulement à celui qui le donne, mais aussi à tous ceux qui l'ayant entendu ont la capacité de le retenir. Le conte est un visiteur impitoyable, il ne reste chez celui qui le reçoit qu'à la condition d'être bien traité, interrogé, adapté, raconté, c'est-à-dire fréquenté assidûment. La propriété d'un conte dépend aussi, comme tout objet de langage et encore plus de parole, du fait qu'il ne

peut exister qu'à la condition d'être destiné dans l'instant à un autre. Celui qui parle a de nombreux interlocuteurs possibles, lui-même d'abord et souvent, mais aussi quelqu'un de son imagination, un être dont il espère qu'il existe ou tout autre interlocuteur vivant ou mort, animal, objet ou dieu. S'il n'en a pas, il n'y a pas de parole. Une parole ne peut exister en un seul être ou dans une solitude absolue. Il faut au moins qu'il y ait deux interlocuteurs, peut-être éloignés l'un de l'autre, celui qui parle et celui à qui la parole est destinée, sinon la parole ne peut même pas naître. Il s'ensuit que ni le conteur ni son auditeur ne peuvent prétendre en être les propriétaires exclusifs puisque sans eux le conte ne peut pas exister.

- 21 Pour disposer d'un conte, pour le donner, il faut s'en souvenir. Si on veut pouvoir le redire ou tout simplement le garder pour soi-même et plus tard le restituer, il faut l'avoir inscrit en soi-même. La propriété d'un conte réside dans la mémoire que l'on en a. Celui qui se souvient possède le conte. On peut aussi dire le connaître au sens biblique du terme, l'avoir fréquenté. L'avoir laissé pénétrer en soi ou avoir pénétré en lui.
- 22 Dès lors qu'un conte est raconté, la seule garantie de propriété prosaïque que l'on puisse faire accepter, c'est la qualité de la restitution que l'on en fait. Le conte ne vous appartient plus dans son idée ni même dans ses mots dès lors que sa narration est terminée. Celui qui raconte une histoire au regard de la société d'aujourd'hui n'est propriétaire de ce qu'il dit que par une reconnaissance d'authenticité, d'invention, d'originalité, de primauté forcément limitée dans sa durée que l'on appelle « droit d'auteur ». Ce contrat tellement subjectif, cette fragilité de possession toujours assujettie à un prédécesseur ignoré démontre combien ce qui est oral ne peut être possédé que très provisoirement et ne l'est en réalité qu'au moment de l'acte de narration, au moment où le conteur est écouté.
- 23 On ne donne pas et on ne reçoit pas n'importe quoi et n'importe comment. La concision des textes de contes d'autrefois témoigne du sens de l'économie verbale et de la considération qu'avaient pour la parole les peuples sans écriture. La parole et l'attention qu'elle demande, comme tout geste physique, coûte et par conséquent vaut. Comme tout geste nécessitant un effort son résultat est considéré comme précieux. On pourrait dire aussi de façon imagée que ces personnes d'oralité première transportaient leurs papiers en eux-mêmes. En respectant la parole, en la contenant, ils se définissaient mutuellement et en cela elle avait un prix pour et par chacun.
- 24 La parole est ressentie par celui qui doit parler comme dangereuse puisqu'elle ne lui appartient plus dès qu'il l'a lancée dans l'espace. Son usage est délicat. Elle pourrait se retourner contre celui qui l'a lancée inconsidérément. Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Propriété, elle peut l'être comme le secret tant qu'on ne le délivre pas. Émise, elle devient irréversible dans ses conséquences. Cette précarité implacable impose au conteur une confiance indispensable en ses interlocuteurs ainsi que l'abandon d'une prétention à mettre une barrière de propriété à une parole forcément échangée. La notion d'auteur et de propriété n'est accordée que par ceux qui écoutent et en fonction de l'estime qu'ils ont pour celui qui parle. Elle ne peut être que provisoire et fondée sur une confiance mutuelle entre conteurs et auditeurs et sans qu'on se le dise consciemment dans la perspective de l'édification d'un bien commun toujours à recommencer. Lorsqu'il est demandé, le conte ne peut être que donné pour ne pas être perdu.

- 25 En donnant sa parole on devient responsable de la valeur collective de la parole, et ceux qui vous écoutent et qui vous croient vous aident à y prétendre. Ils ne savent pas toujours qu'ils sont bien plus concernés qu'ils ne le pensent. On s'engage par la parole d'un côté et par l'attention qui lui est accordée de l'autre. En donnant la parole à un conteur, et celui-ci en acceptant de la prendre, puis de la donner et de la rendre, les deux interlocuteurs s'engagent.

Des êtres vivants

- 26 Les contes sont des objets. Ils sont précieux et même indispensables. Ils se donnent. Ils appartiennent à tous puisqu'ils viennent et retournent un jour ou l'autre à notre patrimoine commun. Conteurs et auditeurs sont responsables de ce patrimoine. Mais à travers ces histoires qui le constituent et dont chacun des membres de la communauté est propriétaire, n'est-ce pas les histoires elles-mêmes qui sont vivantes, bien plus immortelles que ceux à qui elles racontent, et n'est-ce pas elles qui se donnent ?
- 27 Les objets que font les hommes gardent toujours quelque chose de ceux qui les façonnent. Ces traces de personnalité sont comme des paroles pour ceux qui savent les interpréter. Ces objets qui ne servent plus sont remisés ou abandonnés, ils n'ont presque plus de relation avec ceux qui les côtoient, mais ils ne sont pas tout à fait morts. Ils parlent encore. Quand ils ne parleront plus à personne, qu'ils deviendront silencieux et qu'ils ne bougeront plus du tout, qu'ils ne respireront plus, c'est qu'ils seront morts eux aussi avec ceux qui les ont connus.
- 28 Tant que la parole et les histoires demeurent dans l'oralité, elles sont vivantes parce que ceux qui les utilisent sont vivants et que c'est en eux qu'elles sont conçues et perçues. Aussitôt prononcées, les histoires s'échappent avec une partie de la vie de celui qui les a enfantées, elles s'en vont pour embrasser quelqu'un d'autre. Passant ainsi d'un corps à un autre, elles se nourrissent des vies qu'elles rencontrent. Cette fréquentation permanente des esprits et des sentiments des hommes, sans jamais leur appartenir, et pourtant sans laquelle elles s'éteindraient, leur accorde une liberté.
- 29 Cette vie possible rend ces histoires véritablement énigmatiques tant elles sont devenues agiles et protéiformes dans leur signification. Elles sont les enfants des hommes. Et comme des génies ou des lutins, elles disposent de pouvoirs puissants et imprévisibles sur ceux qui les ont fait naître et ceux qu'elles vont rencontrer.
- 30 À force de fréquenter l'esprit et le cœur des hommes et les malheurs qui les assaillent, certaines d'entre elles se sont prises d'amour et de compassion pour ceux à travers lesquels elles voyagent. Elles deviennent, comme l'indique ce mot étrange, apotropaïques, c'est-à-dire protectrices. Ceux qui leur offrent l'hospitalité, qui les lisent, les écrivent, les apprennent, les racontent, en un mot les fréquentent sont protégés par elles, enseignés, conseillés, réconfortés, quels que soient leur âge et leur condition. Elles accordent leurs pouvoirs bienfaisants à ceux qui les aident à voyager.
- 31 Ce mot si mystérieux de contre-don et ce non moins mystérieux pouvoir des objets de revenir à ceux qui les donnent pourraient bien être, en ce qui concerne les histoires, tout simplement ce voyage qu'elles empruntent subrepticement de l'auditeur à celui qui les lui a données à entendre. Les histoires ont besoin de retourner vers ceux qu'elles ont aimés et qui ont encore besoin d'elles. Et si elles leur ont parlé assez longtemps, et

si ceux-là les ont bien écoutées, fréquentées, ils ne pourront oublier le sentiment qu'elles leur ont fait découvrir ni ressentir le besoin de les leur rendre.

- 32 Alors les histoires ne seraient pas des objets, mais des êtres vivants et précieux et même indispensables à nous-mêmes et à nos communautés. Plutôt qu'être données, elles se donneraient elles-mêmes en nous demandant notre attention. Nous aurions avec elles des relations d'amour, d'affection et de reconnaissance. Cette relation d'être vivant à être vivant devrait nous empêcher d'envisager ce que nous appelons une propriété, les histoires ne sont pas des esclaves. Ce serait elles qui, pénétrant en nous, nous accompagneraient lors de nos bien courtes vies.
- 33 Et voilà que l'écriture s'en est mêlé, il y a longtemps, c'est vrai. Et puis il y a moins d'un siècle, l'enregistrement sonore et maintenant l'enregistrement numérique et tous les moyens de reproduction et de multiplication. Cette ubiquité n'a-t-elle pas modifié la nature des contes, la perception et l'usage que nous en faisons, enfin les conditions dans lesquelles ils sont échangés ?
- 34 Dans les sociétés sans écriture, la mémorisation était indispensable, aussi était-elle cultivée soigneusement. On transportait ses connaissances avec soi. Elles étaient rangées dans les espaces de nos esprits. On les avait à disposition. Comme l'évoque Amadou Hampâté Bâ, le conteur ou l'amateur de conte pouvait lire en lui comme dans un livre, pour lui ou pour les autres, le récit qui l'habitait. Il en avait la propriété, au moins pour lui-même, et c'était déjà beaucoup. Son moi était un jardin qu'il fallait entretenir et arroser pour que les plantes que sont les histoires puissent y vivre et y prospérer. Ce devait être un beau jardin, un pays, un monde. Le conteur d'aujourd'hui n'a que très rarement joui d'une transmission vivante. Le monde où il est né a désappris les règles de l'oralité. Il n'a peut-être jamais entendu de contes dans son enfance et en aurait-il entendu qu'il n'a aucune idée des sciences de la narration et du Grand Parler (Clastres, 1974) dont il aurait un impérieux besoin pour pouvoir vraiment donner.
- 35 Quand l'obligation mnémotechnique de retenir les contes et de les partager dans l'anonymat communautaire a été supplantée par l'écriture et l'enregistrement, la perception du conte a changé. L'homme témoin n'est plus indispensable, sa fréquentation non plus, le livre, le CD suffisent. Apprendre, mémoriser parfois des centaines de contes, ou de très longs récits, devient un exploit aux yeux de ceux qui ont négligé leur mémoire en la déléguant à des objets. Le conte, qui jusque-là se gravait en eux, s'écrivait en eux, lors d'une rencontre événementielle et émotionnelle, puis dans une fréquentation assidue, ne devient plus que mental. L'histoire ne s'inscrit plus en lui.

Une parole pétrifiée

- 36 Ces deux moyens de conservation du conte éliminant sa nature orale et externalisant le lieu de sa mémorisation, qui demeurait jusque-là exclusivement dans l'individu, dévaluent la possibilité d'appropriation à laquelle peut prétendre tout individu. Il y a, dans cette tentative de mise à l'abri de l'imperfection de la mémoire humaine par le livre ou le numérique, l'espérance d'une conservation presque éternelle. Ce n'est plus le narrateur du conte ni son ou ses auditeurs qui demeurent les garants de sa signification, de sa qualité, de son exactitude, de son origine et de son adaptation au monde actuel, c'est la mémorisation matérielle. D'immatériel, cet aspect du conte est devenu matériel. Il est devenu un objet matériel. On ne le perçoit plus avec l'ouïe, mais

avec la vue, avec la main ou avec un objet qui parle à la place d'un homme qui n'est plus là. C'est un écho qui va s'affaiblir en s'éloignant de sa source. Les nouveaux propriétaires des contes, ce sont ceux qui savent lire ou utiliser des moyens d'enregistrement. Ils ont à l'envi accès au conte ou du moins à sa trace, quand et où ils le désirent. Les supports de reproduction des contes sont aujourd'hui devenus si nombreux et si accessibles à tous qu'ils rendent ces textes potentiellement inoubliables. Ils sont la propriété éventuelle de tous, mais ce ne sont plus que des traces. Ils n'ont plus la parole. Ce ne sont plus que leurs photos. Ils ne peuvent plus s'envoler ou s'envoler sans destination. Ils ne coûtent même presque plus rien sauf à ceux qui voudraient les connaître et les apprendre pour les garder en eux-mêmes, là où est leur véritable place. Avec l'écriture et l'enregistrement, les contes ont perdu leurs maisons et leurs pouvoirs aériens. Ils pourraient aussi perdre leurs capacités et leurs prix.

- 37 Donner un livre de contes n'est pas tout à fait donner un conte. Le narrateur n'est là que par la procuration d'une écriture et son interlocuteur n'a été, pour lui et au mieux, qu'un auditeur imaginé. Leurs corps sont éloignés l'un de l'autre. Ils sont seuls chacun de leur côté. La vibration de la voix, si invisible, mais qui remplit l'espace comme la flamme d'une bougie remplit la chambre, n'est pas là. L'instant sonore partagé, si contraignant dans sa linéarité et sa fugacité, mais si riche dans son urgence, n'est pas là. L'air, la lumière, la chaleur du lieu, les circonstances de la rencontre, l'attente, le rythme, la musique de la voix, la respiration commune, l'émotion ne sont pas là. L'attention de l'autre n'est pas là, son silence, sa présence non plus. Une écriture, c'est presque déjà un souvenir ou une promesse. Une écriture, c'est une partition de paroles. Ce que l'on possède avec un livre, c'est la trace d'une rencontre ou bien un chemin qui y mènerait.
- 38 Le succès actuel des lecteurs à haute voix témoigne de ce besoin d'oralité, de corporalité dans la littérature. Dès que l'on voit quelqu'un se pencher sur un livre et se lancer dans sa mise en voix, on est frappé du miracle qui survient. Une pensée, un sentiment, un élan représentés par des lettres deviennent tout à coup des corps. Les lettres deviennent des sons, des vibrations, deviennent une présence qui émeut comme elles ont ému celui qui en a témoigné par l'écriture. L'instant, l'espace représentés deviennent un instant vécu, un espace habité. Un conte écrit est une promesse. Un conte prononcé, une présence.
- 39 Sans le livre et l'écriture, sans l'enregistrement qui devient une écriture orale, une grande partie du patrimoine immatériel ne nous serait plus accessible. Ce que ces supports nous ont légué, c'est, à défaut du vivant, les traces qu'ils nous ont laissées, hors du temps et hors d'un lieu. Il n'y a plus le feu de l'instant. Ce sont des cendres, une utopie. Des sociétés orales et sans écriture dans lesquelles vivaient nos ancêtres, nous nous retrouvons dans une société de l'écrit, du numérique et de l'enregistrement, mais, à défaut d'avoir été initiés à une littérature orale disparue, nous n'avons pas encore perdu le langage parlé. Environnés, formatés que nous sommes par l'écrit omniprésent de l'éducation qui fonde notre citoyenneté, nous ne sommes plus éduqués à l'usage du parler sensible et engagé, mais, tout au contraire, à l'usage de l'écrit. La parole vivante a perdu son poids, son prix et sa valeur. Pourtant la parole pensée, vécue, sentie, corporelle, partagée dans l'instant vrai, que l'humanité a construite au cours des millénaires et avec laquelle sont racontés les contes et beaucoup d'autres paroles patrimoniales est toujours aussi indispensable.

- 40 Mais il y a autre chose encore. Ces lectures, cette abondance de sources, ce traitement de l'écriture multiplié par les possibilités du numérique, ces enregistrements qui nous laissent les traces de nos propres expériences, comme des miroirs sonores, vont nous permettre de ré-inventer au sens propre du terme les sciences de la parole que nous avons cru irrémédiablement perdues. Comme il en a été de la musique quand elle est devenue écrite, l'écriture des mots peut redevenir la partition des paroles qu'elle a été à l'origine et qu'elle peut redevenir. Ainsi ces objets d'écriture et de sons extérieurs à nous-mêmes, ces papiers, ces machines qui nous en écartaient pourraient au contraire nous y reconduire en nous montrant le chemin du retour vers le souffle de la voix.

Un partage de silence

- 41 N'a-t-on pas beaucoup trop parlé pour entendre quelque chose ? Un peu de silence ne serait-il pas nécessaire ? Oui, c'est vrai, c'est indispensable, mais parlons-en pour finir...
- 42 Sans le silence la parole n'existerait pas... Sans lui, les mots qui s'échappent de notre bouche seraient encore des bruits, des borborygmes, des brouhahas, des plaintes, des cris, des appels, des grondements. Il nous permet d'articuler distinctement, de compter les sons que nous produisons, de les isoler pour mieux les distinguer, d'y mettre des intervalles, des durées, des intensités, des hauteurs, des timbres, des mots, des phrases, des histoires, de les respirer et de les inspirer, d'interroger et de répondre, de demander et de recevoir, de recevoir et de se souvenir, de se souvenir et de désirer rendre. Il nous permet d'être entendus et d'entendre. Le désir d'entendre des contes est de l'ordre discret de la prière. Il ne peut être satisfait, payé à l'avance qu'à la condition préalable de se taire. Ce n'est pas une demande très bruyante. C'est que la demande de ces histoires n'est peut-être pas prioritairement dans le contenu de ce qui est raconté, mais dans ce que produit, chez tous ceux qui assistent à cette narration, une écoute collective. Ils se taisent ensemble. Cela ressemble à l'instant qui fait suite à une question, une communion de question et d'émerveillement. Il y a deux sortes de silence, d'une part celui de la peur et de l'effroi et d'autre part, celui de l'attention. Ce sont physiquement et en apparence deux absences de son. Ils ne produisent pas la même chose. L'un est un assassinat de l'autre ou de soi-même et l'autre est un don.
- 43 Si l'on veut bien s'interroger sincèrement sur les événements qui ont compté dans notre vie, il ne peut pas manquer de nous revenir ceux au cours desquels quelqu'un nous a écouté. Nous avons eu l'impression, rarement vécue, d'être quelqu'un. Et celui qui s'est tu pendant que nous parlions a manifestement abandonné totalement, pour bien nous entendre et à notre profit, l'attention dont il avait besoin pour lui-même. Il s'est dédié pour un temps à notre question en abandonnant les siennes. Il a partagé nos paroles d'inquiétude contre son écoute et sa considération. Il n'y a pas grand-chose de plus précieux pour un être humain que cette attention silencieuse.
- 44 Celui qui raconte a le privilège de pouvoir appeler ce silence et de le voir tourné vers lui et, bien sûr aussi et surtout, vers l'histoire qu'il raconte. Ce n'est évidemment pas seulement le silence de ceux qui l'écoutent qu'il va entendre, c'est aussi le sien qu'il va devoir trouver d'abord pour appeler son histoire. Et ce n'est pas un silence de sourd, mais au contraire un silence qu'il faut entendre avec toute son attention, une musique, un espace. Étrangement ce parleur va devoir se taire pour se trouver et, tout au long de sa narration, quelque chose en lui va se taire, un silence va être là tandis qu'il parlera. Il ne pourrait pas écouter le conte tout en le disant s'il n'y avait pas ce silence sur lequel il

va tisser ses paroles. Ce qu'il donne autant qu'il le peut, et ce que lui donnent celui, celles ou ceux à qui il raconte, c'est ce silence attentif. Une assemblée de contes, c'est un partage de silence.

- 45 S'il fallait finalement trouver une réponse à la question que nous nous posions en entreprenant cette investigation sur le don du conte et qui ressemble à une accumulation de devinettes, concluons que la plus certaine des valeurs dont dispose le conte, c'est son silence vivant, la plus acceptable, la plus désirable des occasions que nous offre la narration, certes provisoire, mais indispensable et fulgurante, c'est le partage d'une attention, la plus irrépressible des manifestations de gratitude que laisse en nous l'audition d'un conte, le seul contre-don possible, c'est d'être fidèle aux voix qui nous ont précédés en les faisant revivre en nous-mêmes.

BIBLIOGRAPHIE

CLASTRES, Pierre, 1974, *Le Grand Parler : mythes et chants sacrés des Indiens Guarani*, Paris, Seuil, coll. « Recherches anthropologiques ».

MAUSS, Marcel, 2007, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, coll. « Quadrige » [1^{re} éd., 1924-1925].

RÉSUMÉS

Les conteurs *donnent-ils* des contes à leurs auditeurs ? Peut-on donner des paroles, nécessairement éphémères et dont la valeur doit s'estimer dans l'instant ? En quoi peut consister le contre-don des auditeurs (suivant le schéma de Marcel Mauss) ? À qui appartiennent les récits patrimoniaux ? À ceux qui en gardent la mémoire ? Qu'en est-il de nos jours où les contes se trouvent enclos dans des objets matériels (imprimés, enregistrés) ? Un conteur pose ces questions difficiles de l'intérieur, à partir de sa longue pratique.

Do the storytellers give tales to their audience? Can one actually give words that are necessarily ephemeral and valuable only for a moment? And what can be the audience's counter-gift (in accordance with Marcel Mauss's scheme)? Who owns heritage tales? Those who perpetuate their memory? What about modern practices, which enclose tales into material objects (printed, recorded)? A storyteller asks these difficult questions from within, from his own long experience.

INDEX

Index géographique : France

Keywords : Tale, to Tell, Gift/Counter-Gift, Living Tale, Petrified Words

Mots-clés : conte, conter, don/contre-don, conte vivant, paroles pétrifiées

Thèmes : anthropologie (Europe), littérature orale

AUTEUR

BRUNO DE LA SALLE

CLiO (Conservatoire contemporain de Littérature Orale), Vendôme